

## **PERCER L'ABCÈS : INFLUENCES ET RECHERCHES DANS LA CULTURE**

Les mots ont un sens et il faut s'y attacher pour rendre intelligible son discours par toutes et tous.

« **Influenceur** : une personne qui influence l'opinion, la consommation par son audience sur les réseaux sociaux » (Petit Robert)

« **Influence** : action, généralement continue, qu'exerce quelque chose sur quelque chose ou quelqu'un » (Larousse)

Il y a donc bien l'idée d'influencer un public, de le pousser à une certaine idée, une certaine consommation via notamment des placements de produits et/ou de services. Les doctorant·es ou jeunes docteur·es que certain·es les appellent à tort « *créateurs.euses de contenu* » ne créent pas, à proprement dit, du contenu via les réseaux. Nous produisons de la **recherche**, pendant nos mémoires et nos thèses. Ce **contenu scientifique**, on le **vulgarise** pour diffuser auprès de diverses communautés nos découvertes et nos propres analyses. Ce n'est pas un travail d'influenceur.euses mais un travail qui se rapprocherait davantage de **médiateur et médiatrice culturel.le**, qui est par ailleurs un métier spécifique – tout comme guides-conférencier·es -, avec une formation, des connaissances, des méthodes et une expertise spécifiques. Si nous reprenons les explications de l'ouvrage « La médiation culturelle » par Bruno Nassim Abouddrar et François Mairesse, on lit que :

*« La médiation de 'contenu' constitue l'une des dimensions des métiers de l'enseignement des matières culturelles ou scientifiques : un professeur, un conservateur ou un scientifique, fait œuvre de médiation lorsqu'il transmet son savoir à un public plus ou moins initié » (p17)*

Plus loin on peut retenir :

*« La formation académique dispensant les outils de la médiation culturelle repose sur trois piliers. Les connaissances en matière de culture se révèlent d'emblée d'une importance considérable [...]. Ce terrain exige en effet une connaissance de son ou ses interlocuteurs qui peut être envisagée d'un point de vue sociologique. Il suppose également une appréhension plus vaste du contexte dans lequel la médiation se déroule, laquelle peut être analysée à partir des politiques culturelles, des méthodes de gestion et d'un contexte économique et juridique plus global » (p96).*

Les auteurs reviennent sur le fait que **les personnes issues d'une formation académique sont formées à médialiser la recherche** (la leur en l'occurrence et logiquement).

Il est important de saisir que ces contenus sont le fruit de dizaines, voire de centaines d'heures de travail, d'un nombre incalculable de lectures et de discussions entre chercheuses et chercheurs. En

parallèle de nos découvertes scientifiques, des corpus, artistes qu'on étudie, on diffuse nos recherches, sous des formes variées, en fonction des chercheur·es. Certain·es vont privilégier les revues scientifiques (qui ne payent pas pour écrire les articles d'ailleurs), ou grand public (type la presse qui paie de temps en temps une centaine d'euros, ça dépend du format à vrai dire), ou des billets sur les carnets hypothèses (accessible en ligne, gratuitement, nous ne touchons rien non plus pour ces contenus qui sont d'ailleurs protégés par la propriété intellectuelle), ou parfois même utilisent les réseaux. On ne crée pas un thread, un tiktok, des storys ou des feed insta, des articles ou des billets comme ça, par magie, mais bien en plusieurs heures, prises sur notre temps libre. Il faut comprendre que nous n'avons, pour l'immense majorité, **pas de contrat doctoral**, donc pas de financement pour nos recherches, c'est-à-dire que l'université ne nous paie pas de salaire mensuel, ni de salaire tout court, pour vivre (manger et payer son loyer). Nous avons un **travail alimentaire** à côté, épanouissant ou non, rarement en rapport direct avec notre domaine de recherche. C'est à dire que nous **nous ménageons nous-mêmes du temps pour travailler la thèse** : les week-ends, avant d'aller travailler, après le travail le soir. **Nous aimerions avoir des partenariats financés avec des institutions** – puisque nous sommes en histoire de l'art avec des musées par exemple même si nous savons que les budgets manquent pour financer des collaborations avec des chercheurs et chercheuses extérieur·es – **pour partager notre expertise, nos savoirs, pour financer notre recherche via des projets émancipateurs et/ou en accord avec notre thèse.**

**Malheureusement ce n'est pas le cas, en France en 2022.** Nous sommes dans un contexte où l'intérêt des institutions, des musées, et d'un certain public se concentre sur **le nombre d'abonné·es** et à qui a **la plus grande communauté**. On oublie, ignore, **balaye la présence des chercheurs et chercheuses** dont c'est pourtant le taf, dont c'est la spécialité, pour préférer quelqu'un·e de plus connu·es, qui essaie de parler seul·e d'un domaine entier et large, sans avoir d'expertise précise sur le sujet et donc cela donne un discours très superficiel, avec souvent beaucoup de mécompréhension des enjeux.



Illustration 1: Ontploffing van het kruitmagazijn te Maastricht, 1761, anoniem, 1762

Alors, expliquons.

**Un doctorant, une doctorante est formé·e à l'université.** Nous assistons en effet à des séminaires, nous donnons aussi pour certian-es des cours : cela fait partie de notre formation et des exigences à remplir. Ce statut de doctorant·e n'est pas une fin en soi, il est professionnalisant. C'est-à-dire qu'à la fin de la thèse, après la soutenance nous pouvons postuler à des postes à l'université (ceux-ci manquent cruellement particulièrement en histoire de l'art, tout ceci découlant de la casse de l'université qui sévit depuis des années dans le domaine des SHS), au CNRS, dans des musées à l'étranger, par exemple, et notre expertise dans le domaine de la recherche scientifique est reconnue, elle a un sens. **Ça n'est pas une course à qui est le/la plus diplômé·e**, ni du mépris pour les autres parcours, qui ont pu se faire en dehors de l'université. **Il s'agit juste de rappeler que non, on ne peut pas être spécialiste de tout, et c'est normal**, c'est ainsi aussi dans le domaine universitaire : non, si vous avez travaillé sur le 17<sup>e</sup> siècle français vous ne saurez sans doute pas parler du 19<sup>e</sup> anglais, si vous avez réalisé une monographie sur Poussin vous serez sans doute moins à l'aise à

parler des femmes artistes pré-Raphélites. D'autres personnes en revanche seront plus spécialisées que nous, et c'est là qu'il faut mettre son égo de côté et redescendre d'un poney : non, le travail d'un chercheur ou d'une chercheuse n'est pas réalisable par n'importe qui, n'importe comment. **Nous ne sommes pas interchangeables**, encore moins sur ces fameux sujets à la mode (mais on en reparlera sans doute mieux ailleurs). Nous décrivons un état de fait, le minimum venant de personnes qui se nourrissent de ces recherches pour créer leur contenu d'influenceur/influenceuse est d'accepter que **nous avons une place dans le monde de la culture. Que nous avons des compétences qui sont loin d'être valorisées à leur juste valeur**, à la hauteur de l'énergie que nous investissons dans nos travaux qui concernent les collections publiques, les œuvres que tout le monde côtoie dans les musées. **Le véritable enjeu de la recherche – est-ce vraiment un problème per se ? – c'est que ça prend du temps, donc ça nécessite de l'argent**. Nous ne pouvons pas faire dans l'événementiel, nous sommes dans le temps long. Le minimum à nouveau c'est de respecter, voire aider, ceci, surtout dans le domaine des études de genre appliquées à l'histoire de l'art, un domaine qui semble « à la mode » mais qui est encore largement déprécié et surtout pas financé à l'université (c'est pour ça que vous n'avez que de très rares profs qui vous enseignent l'histoire de l'art via le prisme du genre et que vous connaissez si peu de femmes artistes : parce que les gens qui travaillent sur ces sujets n'ont pas d'argent pour chercher et encore moins des postes).

Nier ce contexte de précarité que nous vivons et qui altèrent nos conditions de recherche sans voir les mécanismes qui les sous-tendent est en soi un problème. Nous reprocher de prendre la parole sur ce contexte, quand on vous les met sous le nez, vous l'explique, quand nous prenons le temps de la pédagogie, l'est encore plus.

Nos savoirs ont un sens, nos années d'étude veulent dire quelque chose, et oui, le mot « **doctorant·e** » signifie une expertise importante, des savoirs poussés, des recherches rigoureuses et une méthode scientifique, que l'on peut d'ailleurs adapter à des publics non spécialistes. Nous ne nous considérons pas comme une élite ou quoi que ce soit dans le genre, mais ne serait-ce qu'arriver au doctorat signifie un certain niveau dans nos analyses sur nos corpus. Il serait donc grand temps de nous écouter quand on formule des **critiques constructives**, on synthétise souvent, car non, nous n'avons pas le temps d'être pédagogue tous les jours de la semaine, et bien souvent les débats reviennent. Nous sommes lassé·es de devoir nous justifier à chaque fois en étant poli·e alors qu'on nous marche dessus. **Pour nous, l'université doit se rapprocher de ses doctorant·es, les musées et institutions doivent se rapprocher des doctorant·es** qui travaillent sur leurs collections et nous permettre d'avoir les moyens financiers de faire des recherches dans de bonnes conditions matérielles, mais aussi de faire de la médiation de qualité régulièrement.

**Faire de la recherche prend du temps, mais la communiquer aussi.** Et ce n'est pas compter dans nos « heures de travail », surtout si l'on prend en compte la médiation alternative, celles sur nos sites, carnets hypothèses, réseaux sociaux. Dans un milieu de la culture qui a tendance à faire monter seulement quelques figures et à les employer pour un peu tout et n'importe quoi, il paraît évident que **la visibilité qu'ont les influenceurs et influenceuses se fait bien souvent au détriment des chercheurs et chercheuses.** Nous ne jetons pas la pierre à celles et ceux qui veulent créer du contenu sur les réseaux, mais nous souhaitons qu'ils aient tous les éléments pour comprendre nos critiques et la levée de bouclier de notre milieu sur ce débat. Votre visibilité pourrait servir à promouvoir le travail des chercheurs et chercheuses. **Les savoirs que vous utilisez, vous les avez bien trouvés quelque part mais personne ne cite jamais de sources (non « source internet » n'est pas une source, concentrons-nous), jamais de noms de chercheurs et chercheuses. Via cette pratique, vous nous invisibilisez et vous vous appropriez notre travail pour votre communication.** Alors même que nous sommes nombreux-ses à faire déjà de la médiation sur nos sujets. **On arrive à des situations absurdes où rendre visibles par exemple des « femmes artistes oubliées » invisibilise en réalité les chercheurs et chercheuses qui travaillent dessus.** Dans le domaine des études de genre appliquées à l'histoire de l'art, nous sommes déjà isolé-es au sein du milieu universitaire, alors voir nos contenus recyclés, nos savoirs récupérés pour des stories Instagram **c'est d'une violence et d'un mépris inouïs.** Le pire étant, peut-être, que vous accordez tellement peu de crédits à notre statut, à nos recherches, notre expertise, que vous ne semblez pas comprendre ce mépris et vous préférez crier à l'élitisme, l'entre-soi, la prétention.

Nous ne travaillons pas gratuitement tous les jours de l'année pour nous faire marcher dessus comme cela. Il est temps de prendre en compte notre parole légitime.

Paris-Pau, samedi 22 janvier 2022,  
Marion Cazaux et Eva Belgherbi  
Article également disponible sur le carnet d'Eva Belgherbi :  
<https://ghda.hypotheses.org/1800#more-1800>